

LXVII

LE SEL DE LA PRINCESSE

Un marchand de vins était veuf et avait trois filles. Un jour qu'il était allé à côté de Rouen il avait acheté pour elles des quenouilles de verre. Elles savaient filer, mais n'avaient que des quenouilles de jonc. L'aînée s'appelait Louise, la cadette Marie et la troisième Fifinette.

Un jour leurs bons amis vinrent les voir. L'aînée prit sa quenouille pour aller leur ouvrir, mais elle glissa et la cassa. Elle se désola et ramassa tous les morceaux. Marie qui voulut aller ouvrir fit de même. Fifinette qui voulut aller ouvrir aussi posa sa quenouille sur le pied de son lit. Huit jours après le marchand de vins demanda à Louise sa quenouille. Elle fit voir celle de Fifinette, Marie fit de même.

— Eh ! Fifinette, tu as cassé la tienne, lui dit son père.

— Non, répondit-elle, elle est bien conservée.

— Je doute, dit le père, que vous ayez gardé votre quenouille intacte, chacune de vous. Je voudrais voir les trois ensemble.

Les deux aînées font semblant de glisser et elles disent :

— Nous venons de casser notre quenouille.

Et elles en montraient les morceaux.

— Louise, dit le père, comment m'aimes-tu ?

— Mon père, comme un grain de seigle qui pousse dans les champs.

— Et toi, Marie ?

— Comme un grain de froment qui pousse dans les champs.

— Et toi, Fifinette ?

— Je vous aime comme un grain de sel.

— Tu veux donc me saler. Je vais te condamner à mort.

Le père appela ses domestiques et leur dit de l'emmenner au bois, de l'y tuer, d'ôter son cœur et de le lui rapporter.

Les domestiques, suivis du chien de la maison, tuèrent un âne au lieu de la jeune fille, le dépouillèrent de sa peau qu'ils donnèrent à Fifinette pour la garantir pendant l'hiver contre le froid, et rapportèrent le cœur de l'âne. Le père piqua le cœur de l'âne et dit :

— C'est moi qui vais te saler.

Fifinette trouva au bout d'un sentier un château et demanda s'il ne fallait pas une bergère. On lui dit qu'il en fallait une pour garder les moutons. Elle alla dormir avec les moutons dans la ber-

gerie. Un soir qu'elle était au coin du feu dans le château, elle jetait des poignées de sel dans le feu. Une vieille femme la trouva sale, une autre lui demanda son nom.

— Je m'appelle Roumenachtel.

— Roumenachtel, va te coucher dans la bergerie.

Elle y alla.

Un jour qu'elle avait mené aux champs ses moutons, et qu'elle chantait assise sur un grand rocher, qui se trouvait dans un pré, en filant avec sa quenouille la laine de ses moutons, une vieille femme sortit de dessous le rocher.

— Que fais-tu ici, ma Peau-d'Ane? lui dit-elle.

— Je garde mes moutons.

— Il y a un grand bal, tu vas y aller, si tu veux.

— Je n'ai pas d'effets.

— Je t'en donnerai.

— Qui filera ma quenouille?

— Je la filerai.

Elle la conduisit sous le rocher, lui donna un habit couleur de soleil avec une voiture et deux chevaux de même couleur. Elle partit. Elle avait une heure et demie à rester dans la danse. On la voyait venir de loin. Le fils du château où Roumenachtel était comme bergère se trouvait dans le bal. Il disait qu'il danserait avec elle. Tous deux dansèrent ensemble. Quand il y eut une heure et demie de temps, elle partit malgré les supplications de son danseur et rentra avec sa voiture sous la roche. Elle y mit sa peau d'âne et retourna à sa bergerie. Après s'être assurée qu'elle avait filé sa quenouille, on lui donna un morceau de pain noir sec et un bol d'eau. Le lendemain elle partit pour aller garder ses moutons.

La vieille femme lui donna un équipage et un habit couleur du firmament. Elle dansa avec le même jeune homme. Elle avait une heure de temps.

Au bout de ce temps, elle revint avec sa voiture, et rentra sous le rocher. Elle y mit sa peau d'âne, prit sa quenouille et reçut avec son pain noir un bol d'eau. Elle alla dans la bergerie pour s'y coucher. Le lendemain elle trouva la vieille fée qui voulut l'envoyer encore au bal. Elle lui donna un habit encore plus beau que ceux qu'elle avait eus, et trois quarts d'heure de temps pour rester dans la danse.

Le jeune homme lui disait :

— Vous ne partirez pas.

Elle put s'échapper, mais son danseur attrapa sa bottine, puis attela son cheval et se lança à sa poursuite. Arrivé près du rocher,

il la vit rentrer dessous avec sa voiture, puis en ressortir. Elle arrivait en chantant. Il l'appela et lui demanda si c'était elle qui avait dansé avec lui. Elle lui dit que non.

— J'ai ton soulier, dit-il, je saurai quel pied l'a chaussé.

Le jeune homme dit à sa mère de faire une fête, et qu'il se marierait avec la jeune fille qui chausserait le soulier qu'il avait.

Le soulier n'allait à aucune des invitées. Roumenachtel était dans son pré.

— Tu iras mettre le soulier, lui disait la vieille fée. Je te donnerai de beaux habits pour y aller.

Elle mit le soulier. La mère du jeune homme ne voulait pas le voir se fiancer avec elle, mais elle finit par céder, et l'on fit les fiançailles.

Roumenachtel avait invité son père, sans se faire connaître, à venir à la noce. Elle avait recommandé à la cuisinière de préparer une écuelle de soupe et d'y mettre beaucoup de sel. Le père mangea. Après le repas elle demanda à chacun s'il avait trouvé la cuisine bonne.

— Comment avez-vous trouvé votre bouillon? dit-elle à son père.

— Un peu trop salé, de sorte que je n'ai pu le manger.

— Il faut du sel pour saler la soupe. Sans sel on ne fait rien de bon.

Et elle se fit reconnaître de lui.

— Ma pauvre fille, pardonne-moi. Tu n'es pas tuée comme je le croyais.

— Non, car j'avais affaire à des hommes plus consciencieux.

Alors le père tomba raide mort.

J. FRISON.

